

# Le lac

(Excerpt in French)

Translated by : Liza Japelj Carone

Contact of the translator : liza\_japelj@yahoo.com

## 1er chapitre

*À Ukanc, le 31 décembre, dimanche*

"Ah, vous êtes flic ?" fit la femme d'une soixantaine d'années, un verre de vin à la main. À vrai dire, elle dit plutôt : "Ah... zêtes flic..." Visiblement, elle avait déjà bu. "C'est extraordinaire !"

"Extraordinaire ?" dit-il. "D'habitude c'est mon nom qui détonne, pas tant le métier."

"Taras ? Bah, bon, Taras aussi c'est un peu bizarre, mais des Taras j'en connais, par ex. Taras Boulba et... d'autres, mais un flic..."

Elle s'esclaffa comme si elle avait dit quelque chose de drôle.

"Au fond il n'est pas flic," dit la femme qui venait d'approcher en mettant sa main sur l'épaule de Taras.

"Il est inspecteur."

Elle aussi trébuchait sur les mots, ce r de l'inspecteur était un peu long, ce qui signifiait qu'elle avait bu plus qu'un verre de vin chaud, pensa Taras. Elle ne tenait pas l'alcool.

"Attends un peu... Vous ne vous êtes jamais rencontrés ?"

La femme d'un certain âge fit une moue d'adolescente ce qui produisit l'effet d'une... femme d'un certain âge imitant une ado.

"Non jamais, mon mari ne me montre que ses... cibles à lui, jamais les miennes." Taras sourit en s'efforçant de paraître naturel et serra la main de la dame âgée. "Taras Birsa. S'il vous arrive d'écoper d'une contravention parce que vous êtes mal garée, n'hésitez pas à m'appeler."

"Taras..."

"Ne l'interromps pas, Alenka," dit la femme en tendant la main à Taras, tout en continuant ses simagrées. "Une femme comme moi ne tombe pas souvent sur un policieraussi charmant. Et moi, je suis Karin. Karin Prelec, la femme de cet homme qui roule des

mécaniques là-bas..." dit-elle en agitant son bras vers l'autre côté du grand salon, "et qui travaille avec votre femme. Mais ça vous le savez. Quel policier vous seriez si vous ne le saviez pas ?"

Et elle se remit à rire comme si elle avait dit quelque chose de terriblement comique. Taras fit un effort pour rire aussi. Alenka n'en ressentit pas le besoin.

"Et Birsa ? Je ne connais aucun Birsa."

"Valter Birsa, vous ne connaissez pas ?"

La femme fit non de la tête.

"Le footballeur ? Membre de l'équipe nationale ?"

"Ah non, ça, je ne regarde pas. Ça, c'est pas pour moi. Et toi," dit-elle en se tournant vers la femme de Taras, "comment ça se fait que tu ne t'appelles pas Birsa, si tu es sa femme ?"

"Parce qu'on est pas mariés, mais j'ai pas envie d'expliquer à tous les coups. À nosâges je peux pas dire mon petit ami. Mais Karin, avec ta permission, je vais l'emmener."

Karin refit une moue et Taras pensa qu'elle aurait mieux fait de s'abstenir. "Vas-y, vas-y, si ce n'est pas le mari, c'est sa... collègue."

Avant de prononcer le mot collègue, elle marqua une pause comme pour avaler sa salive.

"Fais semblant de parler avec moi," dit Alenka en le traînant par la main de l'autre côté de la pièce, vers un attroupement debout autour d'un comptoir qui s'amusait visiblement.

"Parce que ?"

"Parce que sinon la vieille sorcière te mangera. Tu pourrais me dire merci. Et à propos, pourquoi tu te présentes comme flic ?"

"Peut-être parce que je le suis ?" répondit-il sans cacher son ironie. "Tu n'es pas médecin toi ?"

"Si, je le suis, mais je possède aussi la moitié de ma clinique. Et toi, bien sûr, tu es dans la police, mais tu es criminaliste et ce n'est pas la même chose. Si à ton âge tu étais toujours un flic de base, on ne serait probablement pas ensemble. Tu vivrais avec, qu'est-ce que j'en sais, une infirmière."

"Ooo, nous sommes hautains ce soir."

"Hautains ou pas, les faits sont têtus, se fatiguer à les nier est inutile. Les gens ont des ambitions dans la vie. Certains plus, d'autres moins. Les uns restent policiers et

d'autres médecins dans un dispensaire à Pétaouchnock, c'est pas mon cas, le tien non plus..."

Taras sourit.

"Et même si c'est la fortune de feu mon père," dit Alenka en le regardant la tête baissée. "Pas la peine de ramener ça."

"J'ai rien dit."

"Aujourd'hui pas encore, merci. Eh bien, c'était mon père, grâce à Dieu, et je suis ce que je suis, et non pas ce que je ne suis pas. Je me fiche de ce qui aurait été si ça avait été ou si ça n'avait pas été."

En parlant, les "si ça avait été" s'agglutinaient dans un sorte de "savaté". "Je m'en bats les couilles!"

"Houlà ?"

"Je suis soûle ?"

"Qu'est-ce que tu as bu ?"

"Un verre de vin chaud et maintenant ça," dit-elle en levant le verre à pied qu'elle tenait à la main.

"Alors tu es soûle," dit Taras, l'inspecteur de police Taras Birsa comme le footballeur Birsa, et il l'enlaça. "Buvons à ça !"

Il fit un pas vers la table de service avec les bouteilles de vin rouge et blanc, les spiritueux de toutes sortes et choisit un verre qui dépassait, rempli d'un liquide orange.

"À quoi vous buvez ici ?"

Devant eux apparut un homme aux cheveux blancs filasseux, lunettes sans monture et barbe de trois jours, habillé d'un pull et d'un pantalon blancs. Le Dr Prelc faisait toujours penser Taras à Richard Branson. Même ses dents étaient blanches pareil.

"Je peux me joindre à vous ?"

Il tenait un verre de vin blanc à la main. A-t-il choisi du blanc pour l'assortir à son pull ? se demanda Taras.

"Alors à quoi ?"

"Elle est enceinte," dit Taras.

"Taras ? !" Bien sûr que non," dit Alenka. "Il se fout de ta gueule."

"Nous buvons à la chance que nous avons dans cette vie de faire partie du un pour cent de la population la plus blindée du monde," dit Taras et leva son verre.

"Ah voilà une bonne raison de trinquer," dit le Dr Prelec et leva son verre. Lui aussi était déjà un peu rond.

"Et Taras a mauvaise conscience, alors il fait le relou, " dit Alenka.

"Pas du tout. C'est juste je ne veux pas oublier."

"Pfff, t'es infect..."

Elle se tourna vers le buffet et choisit parmi les canapés qui restaient sur le plateau.

"Le dîner sera servi dans quinze minutes," lui lança le Dr Prelec - Branson, mais Taras agita sa main.

"Laisse-la manger quelque chose, sinon elle aura mal au cœur."

"Bah, qu'est-ce qu'elle a bu, vous n'êtes là que depuis un quart d'heure."

Taras consulta sa montre. Dix-sept heures quarante-cinq, on dirait à Ljubljana. Six heures moins le quart, on dirait là d'où il venait lui.

"Ça fait une heure, mais ce n'est pas ça. Elle ne supporte pas l'alcool. En plus, on s'est pointé sans s'annoncer, je ne voudrais pas qu'on manque de nourriture à cause de nous."

"Hein, tu as l'impression que ça ferait du mal à quelqu'un ici ?"

Le Dr Prelec se retourna à moitié, fit un geste discret vers les convives dans l' pièce et répéta :

"Tu as l'impression que ça nuirait à quelqu'un ici ?"

Une vingtaine de personnes s'entassaient dans la grande salle du rez-de-chaussée de cette résidence secondaire, assez grande pour ne pas les obliger à se serrer, mais leur permettait de stationner en petits groupes. En comptant Alenka et lui-même ils étaient vingt-deux, s'il avait bien évalué, dans ce domaine il se trompait rarement. Que des couples d'un certain âge, s'il avait bien jaugé, et là aussi, il avait habituellement raison. Simple déformation professionnelle.

Le Dr Prelec fixa son verre un moment comme s'il réfléchissait. "Tu

viens, on sort fumer une clope ?"

"Si je viens fumer une clope ?"

"Oui, oui... Je sais que tu ne fumes pas. Moi, je sors pour, disons, fumer une clope, et toi, tu sors pour profiter de l'air frais, enrichi de fumée et on en profite tous les deux. Allez, viens..."

Derrière les dos des convives ils se glissèrent vers la porte qui donnait sur une petite terrasse couverte, assez spacieuse pour installer une grande table en bois et quelques chaises. Taras ferma la porte et tira à lui une chaise pour s'asseoir. À deux mètres de là, la neige tombait. Elle tombait d'une manière forte et égale, et il ne faisait pas trop froid. Autour de zéro, pensa Taras.

"C'est beau, hein ?"

Taras opina.

"Cela fait trente ans que j'ai cette maison de campagne. J'ai été le premier de tous ces toubibs à l'avoir fait construire. Bon, après sont venus les autres et maintenant elle est un peu comme une *nemočnica na kraji mesta*<sup>1</sup> ?"

Il regarda Taras.

"T'as l'âge de connaître ça ? La série tchèque ?"

"Le docteur Sova et cetera ?"

"C'est ça, c'est ça..."

Il se réjouit comme si Taras avait dit quelque chose de formidable. Il but une gorgée, mais d'enthousiasme, il avala de travers et le liquide finit par atterrir sur la table devant eux.

"Putain, tu sais quand on devient vieux ? C'est quand on commence à raconter une blague et que plus personne ne suit. Tu dis par exemple Toto et tout le monde te regarde. Quel Toto? "

Il reprit son verre et but une gorgée, cette fois-ci avec plus de prudence. "C'est comment la neige sur le mont Vogel ?"

"Quand on est parti il s'est mis à neiger, demain il y en aura assez. Avant il fallait faire attention à la caillasse."

"Maintenant on pourra descendre par la ravine de Zagar, jusqu'en bas. J'adore ça, monter avec la dernière cabine au sommet de Vogel, se lancer une petite gnôle par le gosier et rentrer... Reprendre une petite gnôle."

Il éclata.

"Écoute Taras, pourquoi vous ne restez pas dormir ce soir ? Pourquoi prendre la voiture par un temps pareil ? Restez, et on pourra picoler comme des humains... Car les animaux connaissent toujours leur mesure..." il pouffa de nouveau. "Au moins nous autres, toi tu peux continuer à têter ton petit jus."

---

<sup>1</sup> hôpital au bout de la ville - en tchèque dans le texte, ndlt.

Taras fit non de la tête.

"Vas y, allez, demain ou pourrait essayer la neige un peu. Là, dans la cabane j'ai encore une paire de skis de fond et des chaussures.

Il indiqua une hutte à une vingtaine de mètres de là, à peine visible dans l'obscurité.

"Ce n'est pas ça, j'ai toujours mes skis dans le coffre et tout l'équipement en hiver."

Du printemps à l'automne, Taras transportait dans le coffre de sa Citroën tout pour courir, chaussures de sport, chaussettes, short, T-shirt, serviette, et en hiver tout le nécessaire pour le ski de fond.

"On s'est donné rendez-vous avec nos filles à Ljubljana, pour descendre ensemble dans la vieille ville à minuit. Et si deux filles de vingt ans qu'on ne voit jamais promettent ça à leurs parents, alors..."

"Oui alors, c'est pas possible," acquiesça le Dr Prelec. "Elles font des études, où ça déjà ?"

"Les deux à Vienne, les deux la microbiologie."

"Ah très chic, alors on trinque vraiment à la jet set."

Il leva son verre, ils trinquèrent et avalèrent une gorgée, puis le Dr Prelec sortit de sa poche de pantalon une petite boîte à cigarettes vide, avec juste un joint déjà roulé au fond.

"Un cadeau de mes étudiantes..."

Il alluma, tira une bouffée profonde et s'allongea sur la chaise en bois. Taras huma la fumée qui s'élevait en forme de petit nuage dans l'air humide vers le plafond de la terrasse.

"Ça te dérange pas ? J'oublie toujours que tu es..."

"Flic ?"

"Enfin, criminaliste. Je veux dire, le joint te dérange ? De toute façon, maintenant tout le monde fume."

"Non, ça ne me dérange pas," dit Taras. "En plus, je ne suis pas de service." "Tu veux ?"

Taras fit non de la tête.

"Et sinon, comment tu vois les choses, la légalisation et tout ça ?" "Ça m'est égal."

"Tu dois avoir un avis. Ça fait partie de ton boulot."

Cela lui était égal. Si depuis qu'il travaillait, presque un quart de siècle maintenant, Taras avait intégré un truc, c'était bien de ne pas s'en faire au sujet des choses sur lesquelles il n'avait pas de prise. Et il y en avait. Le crime est une constante. Un pourcentage des gens penchera toujours du côté sombre. Si tu leur prends la marijuana, ils vendront des amphétamines, de la cocaïne, de l'héroïne... des amanites tue-mouches. Et si tout est légalisé, ils se recycleront en vol à l'étalage. Ils trouveront quelque chose.

"Je ne sais pas," dit-il. "Ça m'est vraiment égal. En outre je m'occupe des meurtres, je suis à la Brigade criminelle, les drogues c'est pas nous, c'est le Crime organisé ou la Lutte contre les drogues," récita-t-il. "Tu es spécialisé en abdomen, si je ne me trompe ?"

"Oui, les intestins et tout ça."

Le Dr Prelec éclata de rire. L'herbe commençait à faire son effet. "Tu connais le poumon ? Tu pourrais l'opérer ?"

"Je sais pas. En cas de besoin, je couperais bien quelque chose. Je sais que les gens ne devraient pas fumer."

Il avala de travers ce qui provoqua une quinte de toux assez longue, il toussa en riant, il rit si fort que ses larmes coulèrent. Il ôta ses lunettes et s'essuya avec la manche de son pull. En fait, si ça dépendait de moi, pensa Taras, je ne légaliserais pas la marijuana. Au moins en buvant de l'alcool les gens restent sociables, alors qu'après deux taffes d'herbe, ils se retranchent dans leur monde. Ils rient de leurs propres blagues, par exemple.

"Ta femme," dit le Dr Prelec, "Alenka elle est cool. Je veux dire, elle a toujours été cool, déjà étudiante, et maintenant aussi. Elle est toujours super."

Elle peut remercier ses gènes, pensa Taras. Si lui faisait si peu de sport, il serait une chiffe molle, alors qu'elle, il lui arrivait encore que l'on la tutoie dans les magasins ou au restaurant.

Alenka était une belle femme, même maintenant à quarante-cinq ans. Lorsqu'elle entrait dans un lieu on pouvait voir les yeux des hommes se tourner vers elle. Et même ceux des femmes, envieuses. Les amies de sa génération sont devenues soit des femmes au foyer domestiquées chargées de quelques bons kilos en trop, ou alors des sportives fanatiques, adeptes de la vie saine selon une méthode ou une autre, végétariennes, véganes, accros au yoga... Donc trop maigres, toutes en tendons, os et peau, dirait le

Dr Prelc, rien à se mettre sous la main. Alenka était joliment galbée et au milieu de son visage aux traits harmonieux saillit un petit nez pointu qui aurait pu gâcher cette beauté classique, mais qui ne la rendait que plus attirante, mignonne. Ses cheveux mi-longs clairs, en été presque blonds, tiraient maintenant vers le châtain. Quand ils s'étaient connus, elle avait les cheveux très courts, comme Pink. Et pendant longtemps il avait cru qu'elle les décolorait, comme le faisait probablement Pink. Mais depuis un certain temps, elle laissait pousser ses cheveux.

"La coupe courte c'est pour les filles de vingt ans," disait-elle. "À quarante on a l'air d'une vieille lesbienne."

Prelc tira encore une taffe et jeta le mégot dans la neige, dans le noir.

"On a baisé à cette époque, putain, qu'est-ce qu'on a baisé. Tu peux pas savoir comment les cuisses s'ouvrent devant un professeur de chirurgie. La blouse blanche, ça fait de l'effet."

"Les bouchers portent la même," dit Taras.

"Les bouchers ? Les bouchers ?"

Il s'écroula de rire et quand on pensait qu'il allait s'arrêter, il riait et riait encore. Il ne pouvait plus s'arrêter. Les bouchers et ha ha ha, et de nouveau les bouchers et ha haha...

"On t'énerve, hein, Taras ?"

"Les médecins ?"

"Pas seulement," dit Prelc en s'esclaffant à nouveau. "Nous tous, la haute, les parvenus, les bourges. Pas vrai, Taras, qu'on t'énerve ? Mais ça ne sert à rien, Taras. Nous sommes éternels. Et c'est parce que nous ne sommes pas difficiles. Tout est bon pour nous. Nous nous multiplions sexuellement, végétativement, même par boutures, si besoin. C'est pourquoi de temps à autre, nous recrutons quelqu'un de nouveau, du sang neuf. Toi, par exemple!"

Il pointa son index sur Taras et continua à se marrer. Visiblement le joint était très bon et très fort.

"Un jour viendra peut-être," continua le Dr Prelc quand il finit par se ressaisir et que Taras pensa qu'il allait changer de thème, "où elles refuseront de baiser avec Rajko Prelc, peut-être, mais ce jour-là n'est pas encore venu," dit-il en pointant son doigt d'une manière dramatique vers le ciel, ou plutôt vers le toit en bois au-dessus de la terrasse.



"L'heure des loups de l'impuissance et de la prostate qui fuit... Mais ce n'est pas pour aujourd'hui."

Il avala une nouvelle portion de fumée.

"Tu connais ?"

"Le seigneur des anneaux ?"

"Le seigneur de mes deux" dit le Dr Prelec. "Hé Taras ?"

"Oui."

"Pourquoi vous ne restez pas ici et qu'on boit un coup ? Là-dedans il y a plein de toutes sortes de docteurs, mais moi, j'en ai rien à cirer. Ce n'est qu'un tas de faiseurs, de charlatans. J'en ai marre, ils me portent sur les nerfs." Il se pencha vers Taras et chuchota à son oreille : "Tu sais que j'ai baisé exactement toutes leurs femmes ? Absolument toutes qui sont là-dedans ?"

Puis il se vautra sur sa chaise et continua à marmonner, comme s'il se parlait à lui-même, comme s'il réfléchissait à haute voix.

"Quoi que, si je suis sincère, et je peux l'être puisqu'on est seuls. Bordel, j'ai soixante ans et ce jour approche. Parfois ces connes d'étudiantes ou d'infirmières ou toute cette clientèle, me regardent comme un vieux lubrique. Lubrique, pourquoi pas, j'ai toujours été lubrique et je le resterai, mais vieux... Dès que je me mets à draguer je me vois comme un pervers qui offre des bonbecs à un enfant... Peut-être que je devrais me caser..."

Il attrapa le verre et but le reste de vin.

"Me ranger des voitures, Taras, hein ?"

"Tu n'es pas déjà casé ?"

Dr Prelec s'ébroua comme s'il avait avalé du vin frelaté.

"Taras, nous sommes amis ?"

L'étaient-ils ? Prelec avait dix ans de plus, Taras l'avait connu quand Alenka avait acheté des parts de sa clinique, c'est-à-dire il y a quelques années, quatre peut-être. Il le voyait là-bas, et parfois ils faisaient du vélo ensemble dans les environs de Ljubljana, et plus tard des excursions plus longues, trois ou quatre fois... C'est bien ce que font les amis ensemble. Aujourd'hui, il a même rencontré sa femme.

"Oui."

"Sérieux ?"

"Sérieux."

"Tu me rendrais service, un service professionnel, comme un ami à un ami, si je te demandais ?"

"Quel genre?"

Prelec s'arrêta, plongea ses yeux dans son verre vide et fit un geste de la main. "Tu as rencontré ma femme."

"Oui."

"Tu sais qu'elle a participé aux Jeux olympiques ? Montréal 1976. Ceux où Nadia Comaneci a eu le 10 sur 10. La première au monde ! Karin s'est qualifiée, mais la cuisine entre républiques yougoslaves ont fait que... Comme Jacky Stewart... Tu connais Jacky Stewart ?"

"Je connais. Le pilote de Formule 1 dans les années soixante-dix." La porte s'ouvrit et Alenka passa une tête.

"Vous deux, venez, le dîner est servi !"

Puis elle les rejoignit sur la terrasse et regarda dans le noir. La neige tombait de plus en plus dense.

"Il y a déjà beaucoup de neige," dit-elle et se secoua de froid. Elle se tourna vers Taras : "Taras, si tu veux qu'on rentre ce soir, il faudrait y aller."

On dirait qu'elle est revenue à elle. Elle rouvrit la porte de la terrasse et attendit que Taras la rejoigne, ce dernier tenant la porte à Prelec.

"Si je me souviens bien, la Balažič c'est la seule que je n'ai pas baisée," chuchota-t-il en esquissant des mains une forme obèse, "ça, je n'en avais pas l'estomac. Pauvre femme."

\*\*\*

"Varta, c'était mon premier cas. Je veux dire, ma première enquête."

Un mois après avoir terminé la formation de criminaliste et après avoir effectué un stage de quelques semaines, il fut affecté à l'équipe de Penca qui investiguait sur une série de disparitions. Celles-ci furent d'abord attribuées à des fugues devant débiteurs, fisc, épouses, jusqu'à ce que les promeneurs ou cueilleurs de champignons tombent sur

le premier cadavre dans un bois. Sur le lieu du crime on trouva une pile de marque Varta, d'où le nom du cas.

Penca fit-il la grimace à son sujet à cette époque? Sans que Taras le sache ?

L'enquête stagnait, ça ne menait nulle part, alors par manque de preuves, sur un coup de bluff, ils arrêtaient le quidam qui se trouvait dans un réseau en vague lien avec les trois victimes identifiées et se mirent à le pilonner sans pitié. Sur la base des insinuations imprécises, même pas des indices, il fut placé en garde à vue pendant 24h et ensuite on le garda, sur des arguments encore plus maigres - le juge qui avait délivré le mandat n'y croyait pas du tout - 48 heures supplémentaires pour instruction. Rien n'en sortit. Sur le point de laisser tomber, Penca lui envoya Taras. Que le petit s'y fasse les dents. Taras s'assit devant cet homme gros et arrogant qui s'avéra par la suite être à la tête d'une bande d'assassins, et le suspect le toisa de haut et commença par protester contre de mauvais traitements infligés par la police qui le harcelait, bien qu'il fût en possession d'un alibi pour chaque fait qui lui était reproché.

"V'là pourquoi ça va pas dans not' pays," il râlait, "les métèques sont protégés comme des ours polaires alors qu'un keum bien, chacun l'emmerde."

"Je vous comprends parfaitement," mentit Taras. "Ce que nous devons faire, c'est juste un résumé de ce que vous avez déclaré à mes collègues, puis vous êtes libre."

Il fit oui de la tête pendant une heure et demie que dura l'entretien, ou plutôt le soliloque du prévenu, et n'apprit rien de plus que ses aînés avant lui. Il n'insista que parce que Penca lui avait intimé de ne pas sortir de la cabine avant que deux heures n'aient été écoulées.

"Bon ben, j'vais vous causer à vouzaussi où que j'étais pour quand vous mesoûlez..."

Il énuméra ses alibis sans même que Taras le lui demande.

"Quand on a pécho Slodnjak..." il était dans tel lieu, "quand ils ont pris Brajnik... Kovač... Markež..."

Quatre alibis - pour trois corps. Le quatrième n'était pas encore trouvé à ce moment-là, ils ne savaient même pas qu'il existait. Même Taras faillit ne pas percuter.

Ils firent pression sur le prévenu et même si à partir de ce moment-là, il ne dit plus rien, la suite fut facile. Quand tu sais, quand tu es convaincu de ce que tu dois chercher, tu trouves, disait Penca. Lequel Penca aurait pu tranquillement s'approprier le mérite d'avoir résolu le cas, ce qu'à sa place tous auraient fait.

Ce "quand tu sais quoi chercher, tu trouves", Taras n'a jamais oublié la leçon.

\*\*\*

En principe les gens de Gorenjska n'aiment guère être dérangés au milieu de la journée, du moins pendant la partie de la journée destinée au travail, ils n'aiment pas que la police leur rende visite, ce en quoi ils ne diffèrent point des autres régions de la Slovénie. Mais cette fois-ci la curiosité suscitée par l'information qu'un corps de femme avait été trouvé dans la rivière non loin de là, l'emportait sur la discrétion habituelle. Pour une fois ils n'ont pas, comme ils l'auraient fait face à un fonctionnaire d'Etat, haussé les épaules en répondant qu'ils s'occupaient de leurs affaires et que le reste ne les intéressait pas. Au contraire, ils ont fait comme le suggère le jingle d'une émission radio : ils ont, "pour un instant, laissé leur tâche de côté et tendu l'oreille". Hélas, leurs réponses n'avançaient en rien Brajc et Osterc.

"Qui ça pourrait être ?" répondaient-ils à la question avec une autre question. "Je n'en ai pas la moindre idée. Si elle était d'ici, ça se saurait..." Ou plutôt : "Si al éto d'ichi, in l'sauro. Personn'minqu'à l'appel... Et si c'était un homme qui ouvrait la porte, un retraité de surcroît, une bouteille à bouchon de liège se retrouvait vite sur la table.

"L'goutte del poire qui pousse dvint l'mazon. Ché mi qui l'a fait ! Goûtez me cha ! "

Il fallut quinze minutes pour que le repas arrive, et ça aurait été encore plus rapide si Osterc n'avait pas fait son gâté en exigeant des frites, seule chose pas encore préparée. Brajc se jeta sur la nourriture et pendant un moment fit grâce à Osterc de pensées plus longues que : "Pas mal, ça," ou alors "On bouffe bien chez les paysans," ou bien : "Plus vaut un beau pourceau qu'une belle truie," ou encore : "La viande est à la langue plaisir et poids en ventre pour le nourrir." Mais quand Brajc commença par inspirer profondément pour dire quelque chose de plus sensé ou de plus long, Osterc le devança avec une question.

"Tu ne penses pas qu'on devait aller en interroger quelques-uns ? Sinon Taras va nous tancer."

Brajc posa sa fourchette sur l'assiette, ce qui signifiait — vu que ladite assiette n'était pas encore vide - que la question d'Osterc l'avait sorti de ses gonds.

"Il n'a qu'à y aller lui-même, faire le recensement ici," il hurla presque, au point que toutes les têtes de l'auberge se tournèrent légèrement dans sa direction. "De toute façon, ça sert à rien, personne ne sait rien et aucune femme d'ici n'a disparu. "

Osterc opina du bonnet et ce faisant, il rappelait ces jouets un temps populaires sur les plages arrière des voitures, divers chiens et pingouins dont le mouvement de voiture faisait balancer la tête drôlement. Puis il fit non de la tête quand Brajc reprit sa fourchette et tenta de nouveau :

"Tout de même, on n'en a que dix..."

Cette fois-ci Brajc ne se laissa plus déranger, il piqua un bout de viande avec sa fourchette, y ajouta des pommes de terre à l'aide du couteau, porta le tout à la bouche, mâcha lentement, puis posa avec soin la fourchette et le couteau sur l'assiette, pour que la serveuse ne se trompe pas et n'emporte pas le plat où il y avait encore de la matière, c'est-à-dire couverts croisés, il tamponna les commissures de ses lèvres et demanda :

"Bon ben, et à ton avis, combien il en faudrait?"

"Au moins une quinzaine."

Brajc avala sa bouchée, balaya la salle du regard, coupa un nouveau morceau de rôti, poussa dans la bouche une portion des pommes de terre et marmonna :

"Quatorze seront OK."